

— *La Vérité*, journal local, a publié, sans commentaires, dans son numéro du 2 août dernier, les quelques lignes que m'a consacrées votre collaborateur Willems. Il va de soi que le journal a dû que c'est un extrait de votre revue (voir n° 192, p. 579). Je vous donne ce renseignement pour en parler, si vous le jugez nécessaire, dans vos informations et réflexions.

— Nous avons mis ce renseignement à l'article *propagande* où il est mieux à sa place. M. Lara nous remercie, en outre d'avoir publié sa lettre du 14 juillet.

— Puisque vous avez bien voulu accueillir ma première lettre je prendrai la liberté de vous en adresser d'autres, et vous m'apprendrez la *Science sociale*, la doctrine de Colins.

— Le *Résumé de la science sociale* et le *Résumé de l'économie sociale*, de M. Agathon De-Potter, lui ayant été envoyés, il écrit encore :

— Je ne cesse de les lire, et ma foi il me semble que les doctrines colinsiennes valent bien les autres.

— Il termine ainsi :

— Je vous prie de présenter mes respectueuses sympathies à M. Borde. Un de mes amis, M. Dufond, notaire, qui a préparé sa licence en droit à Pau, m'a dit l'avoir connu quand il rédigeait l'*Indépendant des Basses Pyrénées*.

— Nous ne nous rappelons pas de M. Dufond, et nous prions M. Lara, que nous remercions de sa sympathie, de vouloir bien demander à son ami dans quelle circonstance il nous a connu. Venait-il au bureau du journal du 15 août 1872 au 1<sup>er</sup> avril 1875?

\*  
\* \*

— Nous avons toujours soutenu que le malheur de tous et de chacun, en époque d'ignorance sur la réalité du droit, progresse en raison directe des développements de l'examen.

— *La Vérité*, journal local, a publié, sans commentaires, dans son numéro du 2 août dernier, les quelques lignes que m'a consacrées votre collaborateur Willems. Il va de soi que le journal a dit que c'est un extrait de votre revue (voir n° 492, p. 579). Je vous donne ce renseignement pour en parler, si vous le jugez nécessaire, dans vos informations et réflexions.

— Nous avons mis ce renseignement à l'article *propagande* où il est mieux à sa place. M. Lara nous remercie, en outre d'avoir publié sa lettre du 14 juillet.

— Puisque vous avez bien voulu accueillir ma première lettre, je prendrai la liberté de vous en adresser d'autres, et vous m'apprendrez la *Science sociale*, la doctrine de Colins.

— Le *Résumé de la science sociale* et le *Résumé de l'économie sociale*, de M. Agathon De Potter, lui ayant été envoyés, il écrit encore :

— Je ne cesse de les lire, et ma foi il me semble que les doctrines colinsiennes valent bien les autres.

— Il termine ainsi :

— Je vous prie de présenter mes respectueuses sympathies à M. Borde. Un de mes amis, M. Dufond, notaire, qui a préparé sa licence en droit à Pau, m'a dit l'avoir connu quand il rédigeait l'*Indépendant des Basses Pyrénées*.

— Nous ne nous rappelons pas de M. Dufond, et nous prions M. Lara, que nous remercions de sa sympathie, de vouloir bien demander à son ami dans quelle circonstance il nous a connu. Venait-il au bureau du journal du 15 août 1872 au 1<sup>er</sup> avril 1875?

\*  
\* \*

— Nous avons toujours soutenu que le malheur de tous et de chacun, en époque d'ignorance sur la réalité du droit, progresse en raison directe des développements de l'examen.

Le passage suivant d'un article intitulé : *Féminisme*, publié dans le *Soleil* du 23 décembre sous la signature Charles Maurras, donne raison à notre thèse.

— La malice des siècles a légèrement altéré cette noble institution — le pacte primitif entre l'homme et la femme. — Mille révolutions économiques, politiques, religieuses y contribuèrent. Dans les grandes villes, où sévit, dans toute sa force, le régime proprement appelé moderne, l'homme n'a presque plus de maison ; le feu sacré ne veille plus sous le même toit de générations en générations ; tout est devenu très instable ; tout souffre ; tout se plaint avec quelque raison. Une famille d'ouvriers ou de petits bourgeois est, somme toute, infiniment moins à l'aise qu'une famille d'esclaves antiques ou de serfs du moyen-âge.

— Nous n'avons jamais dit autre chose.

*Philosophie de l'avenir \*\* février 97*

Nous recevons la lettre suivante que M. Deherme nous autorise à publier.

Cher Monsieur,

Votre réponse exprime une idée : elle me satisfait donc, puisque je me suis proposé de recueillir toutes les idées.

Mais peut-être me demandez-vous si cette idée est mienne. Dans ce cas, je vous répondrais : non. Et ainsi que vous m'y invitez, je vais vous dire en quelques mots pourquoi. Si vous le jugez bon, nous continuerons par la suite cette discussion, — en l'élargissant. Pour le moment, c'est votre seule réponse que je vais examiner.

Naturellement, j'en accepte la première partie. Quant à la deuxième, j'y ajouterai quelque chose. Vouloir la fin du paupérisme intellectuel et du paupérisme économique, c'est bien. Mais il y a mieux : c'est de viser à éteindre le paupérisme moral qui est la cause de l'un et de l'autre. Vous en parlez ; mais vous prenez le mot moral dans le sens d'intellectuel, — comme quoi le mot n'est pas identique à la pensée.

Je ne sais si demain substituera à la sanction pénale la sanction ultra vitale, c'est-à-dire une erreur désastreuse par une illusion absurde. Je crois plutôt que ces rêves auront alors fait leur temps. On fera le bien parce que ce sera le bien, sans en attendre un aléatoire salaire. Tout a une cause. L'honnête homme fait le bien

caractère et par son tempérament. Infliger une punition à celui-ci et donner une récompense à celui-là, c'est une survivance ancestrale que nous retrouvons, plus naïve encore, chez l'enfant qui frappe l'objet inerte, par lui jugé coupable. Il n'est pas bien éloigné le temps où Brid'oison, solennellement, selon la forme, jugeait des animaux. Aujourd'hui, nous en sourions, mais, au fond, toutes les sanctions que nous imaginons proviennent de la même source d'ignorance et de cruauté.

Il n'y a qu'une sanction, c'est celle qui s'applique aux collectivités (races, espèces, nations, classes). Mais cela sort de notre sujet.

La grande tâche de demain, comme est celle d'aujourd'hui, d'ailleurs, ce sera de combiner les causes psycho-physiologiques qui déterminent le bien, parce que le bien est la condition de l'entière épanouissement de l'individualité comme du complet développement de la société.

Vous dites, dans la 3<sup>e</sup> partie de votre réponse, que l'idéal de demain aura une puissance directrice bien supérieure à l'idéal religieux, parce que celui-ci reposait sur une hypothèse. Permettez-moi de vous faire observer, cher Monsieur, que votre sanction ultravitale est, dans l'état actuel de la science, une hypothèse bien moins justifiée que ne l'était celle des religions aux âges d'ignorance. La religion fut toujours la science dogmatisée de l'époque qu'elle domina. Or votre hypothèse est — ce que vous ne sauriez contester — en contradiction formelle avec toutes les données scientifiques. Vous n'avez pas un fait, pas une expérience, pas une observation sérieuse pour l'étayer ! C'est un pur produit de la spéculation. Si donc, l'idéal de l'avenir a une puissance directrice supérieure à l'idéal religieux — ce que je crois — c'est qu'il sera d'essence scientifique et non métaphysique.

A la 4<sup>e</sup> partie, je n'ai à reprendre que l'empire tyrannique que vous accordez au raisonnement.

Reste la 5<sup>e</sup> et dernière.

Peut-être ici ne différons-nous que par les termes et par la méthode.

Le processus évolutif nous mène évidemment vers la justice sociale. Et la justice sociale a son expression dans la formule Saint-Simonienne : « A chacun selon ses œuvres. » Or, cela implique nécessairement la fin des prélibations capitalistes. En fait, nous y marchons à grands pas. Cela aboutira-t-il au collectivisme ? Je le

duelle, c'est certain.

Croire comme vous qu'on peut changer, par violence légale, révolutionnaire ou *logique*, le cours de l'évolution sociale, rétablir dans nos civilisations individualisées, et qui s'individualisent de plus en plus, le primitif collectivisme, c'est ignorer les éléments de la sociologie.

Et puisque vous me parlez d'Henry George, laissez-moi terminer cette trop longue lettre par cette pensée remarquable extraite de son livre *Progrès et Pauvreté* (p. 305) : « On ne fabrique pas un nouvel état de société, il faut qu'il croisse. La société est un organisme, ce n'est pas une machine. Elle ne peut vivre que par la vie individuelle de ses parties. Et c'est par le développement libre et naturel de toutes ses parties que sera assurée l'harmonie du tout. »

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

G. DEHERME.

17, rue Paul Bert.

— Une discussion entre M. Deherme et moi sera complètement inutile *pour nous deux*. Nous avons notre siège fait, et je ne parviendrai pas à le convaincre non plus qu'il arrivera à renverser mes arguments. Et puis M. Deherme récuse le raisonnement auquel, dit-il, je donne trop d'empire. Mon embarras est donc extrême.

Néanmoins cette polémique peut être intéressante pour d'autres, pour ceux qui lisent la revue et cherchent leur voie, qui veulent se faire un siège pour s'y reposer dans la tranquillité de la certitude. Dès lors discutons.

Mon très estimable correspondant est d'accord avec moi sur la première partie de ma réponse. A ce propos, je pense bien faire en reproduisant l'extrait d'une lettre adressée par Littré à Colins le 29 mars 1846. « Je suis complètement d'accord avec vos amis sur la situation actuelle. Comme eux ; je pense que les anciens appuis de la société, les croyances religieuses et l'organisation politique corrélative sont vermoulus ; que l'anarchie mentale est très grande et cependant n'est pas arrivée à son terme, et que l'ordre, non plus fondé

anarchie et de la nécessité qui se fera sentir. »

Nous avons aussi une lettre d'Auguste Comte à Colins dans le même sens. Mais M. Deherme nous ayant écrit qu'il est positiviste — non comtiste — nous avons préféré citer Littré. Abordons maintenant ses objections.

Mon contradicteur me paraît entendre par paupérisme moral, la corruption actuelle, et c'est ce paupérisme qu'il faudrait guérir; soit. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Pourquoi ne le faites-vous pas encore? Depuis plus de cinquante ans le positivisme est maître de toutes les positions stratégiques, socialement parlant. Il tient tout : la finance, la presse, l'enseignement, la politique. Deux des plus fortes têtes de la bourgeoisie, Gambetta et Jules Ferry, ont proclamé en pleine Sorbonne, Auguste Comte « le plus profond penseur du siècle. » Eh bien, quel a été le résultat de l'enseignement positiviste conduisant socialement à la politique dite « des résultats »? M. Léon Alphonse Daudet vous le dit dans *Les idées en marche*.

« . . . . . »

» Or, voilà le gros point. Ce règne de la libre pensée prétendait annihiler *la pensée libre*, haussait les épaules devant la légende, amoindrissait à sa taille des phénomènes inconnus, étendait vers l'éternel mystère des mains prématurées et brutales. La théorie scientifique se faisait article de foi. La causerie sur n'importe quel thème devenait une inquisition. On enclouait les contradicteurs à l'aide de formules aussi maçonniques qu'embrouillées : « Claude Bernard avance, Darwin affirme, Gambetta, Paul Bert certifient. Faites votre prière à Saint Renan. Lisez Aulard. Sinon, vous niez les lois établies, le progrès, les fameux principes qui... que..., etc. »

« . . . . . »

» On voit que la réaction était inévitable. Elle s'est produite avec une violence que les positivistes sont encore loin de soupçonner, capable de pétrifier M. Laffite et tout l'enseigne-

pendance et que ceux qui ne chérissent pas avant tout cette sublime vertu n'ont plus qu'à se faire préfets ou garçons de bureau ! Réaction triple et forte dans ces trois zones. »

— Passons la première et arrivons à la seconde : *Philosophique*.

« Les meilleurs des jeunes philosophes se passionnent pour la liberté. Ils voient dans la doctrine de l'évolution, aussi bien que dans les théories positivistes, aussi bien que dans le matérialisme à la mode, des architectures transitoires, des systèmes sans doute remarquables, mais nullement supérieurs aux métaphysiques antécédentes de Spinoza, Leibnitz, Kant ou Fichte. Cette prétention de sacrifier l'esprit aux phénomènes et d'affirmer que la réalité est Dieu leur est devenue insoutenable... Ce qui existe n'est qu'un cas de ce qui pourrait être. Les enchaînements des règnes, la continuité des minéraux, des végétaux, des animaux leur paraissent de simples artifices d'une conscience trop faible pour envisager les ensembles et qui s'épuisent à coordonner des parcelles. »

\*  
\*\*

Mon honorable correspondant veut que l'on se dévoue, qu'on fasse le bien, sans plus, uniquement parce que c'est le bien. Il oublie que tout homme, non mystique, raisonne dans un but, et que ce but est toujours son intérêt, soit immédiat, soit médiat. Si, à ce qu'on rapporte, les ouvriers du moyen-âge ont élevé la cathédrale de Strasbourg en se contentant pour tout salaire de soupes faites avec des racines, c'est parce qu'ils sacrifiaient le présent à l'avenir, la vie terrestre à la vie céleste.

Aujourd'hui on ne croit plus à l'autre vie. C'est là un fait. Un autre fait, c'est que toutes les activités se tournant vers les jouissances actuelles, le seul moyen de les satisfaire, c'est la richesse. De là cette course effrénée à la conquête de l'or.

De là cette « fange » dont vous parlez dans votre lettre à M. Seghers.

Il n'y a pas de fait sans cause, dites-vous, c'est vrai. Eh bien quelle est la cause de ce fait? — L'examen.

Autrefois la société reposait sur une hypothèse tenue pour vérité, sur une force masquée de sophismes. L'examen a arraché le masque, mettant la force à nu. Dès lors l'hypothèse s'est écroulée brisant dans sa chute tous les liens sociaux. En effet, une société ne peut avoir de l'ordre, ne peut vivre sans droit, sans une règle traçant la ligne de démarcation entre le bien et le mal, la vertu et le crime. Et cette règle ne peut être respectée que par le sacrifice des intérêts particuliers à l'intérêt général. Et quelle sanction avez-vous à cette règle? Morale? Allons donc! La morale aujourd'hui, c'est de mettre de l'argent dans sa poche et de se moquer du reste. *Make money, my son, honestly if you can, but make money*, disent les Américains, nos maîtres en la matière.

Il est évident qu'avec une pareille absence de morale, de droit, de justice, une société s'enlise dans la boue et finit par disparaître.

Mais si l'examen est la cause de notre misère morale, il est aussi le remède à cette misère; l'examen, comme la lance d'Achille, peut guérir les blessures qu'il a faites.

Comment? En démontrant l'inévitabilité de la sanction.

Cette démonstration est impossible, va s'écrier M. Deherme. Qu'en sait-il?

De même que l'ordre physique est inhérent aux forces, aux équilibres de forces, à la matière; de même l'ordre moral est inhérent aux âmes, aux sensibilités, aux immatérialités.

L'ordre physique c'est l'harmonie éternelle entre les attractions et les répulsions.

L'ordre moral, c'est l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements.

Pour démontrer la réalité de l'ordre moral, il suffit de démontrer l'immatérialité des âmes, des sensibilités;



Pour démontrer l'immatérialité des âmes, il suffit de démontrer que les sensibilités sont exclusives à l'humanité;

Pour démontrer que les sensibilités sont exclusives à l'humanité, il faut démontrer que les animaux ne sentent pas.

Pour démontrer que les animaux ne sentent pas, il faut rechercher les origines du verbe, les origines du langage.

En fait, les animaux ne parlent pas. Pourquoi ne parlent-ils point? J'engage M. Deherme à lire dans la *Science sociale*, de Colins, depuis la fin du 3<sup>e</sup> vol., p. 347, jusqu'à la moitié du 5<sup>e</sup>, les chapitres suivants :

1<sup>o</sup> Ce qui a été dit sur l'origine des langues;

2<sup>o</sup> Si Dieu est l'auteur du langage?

3<sup>o</sup> Si les animaux parlent?

4<sup>o</sup> Si les animaux ne parlent point, pourquoi ne parlent-ils pas? Question qui doit renfermer la solution de celle, relative à l'origine du langage.

Si, après cette lecture, mon honorable contradicteur n'est pas convaincu, il voudra bien me dire pourquoi.

M. Deherme m'affirme que notre conception religieuse est en contradiction formelle avec les données de la science. De la science actuelle, c'est vrai. Mais de la science de demain, c'est ce qu'il faudra voir. Remarquez donc le mouvement qui se dessine en France et en Angleterre, vers le retour au cartésianisme qui n'est certes pas la vérité philosophique, mais un acheminement vers le socialisme rationnel.

M. Deherme ne veut pas de l'emploi « tyrannique du raisonnement » qu'il sépare probablement de l'expérience. Comme si observer n'était pas raisonner!

Passons à la partie économique.

\* \* \*

La formule du socialisme rationnel est aussi « à chacun selon ses œuvres ». Mais il ne suffit pas d'avoir la volonté de travailler, il y faut joindre la *possibilité*. Ne voyez-vous pas, dans notre jolie civilisation, des hommes de génie mourir

futures ; que vous transformiez la grève en épisode de guerre sociale, le syndicat en instrument d'agression, la Bourse de travail en foyer d'agitation révolutionnaire ; parce que vous croyez que de l'excès du mal sortira le bien, parce que, à travers la misère, les larmes et parfois le sang des malheureux que vous menez à la ruine, vous voyez à l'horizon les délivrances futures et l'aurore du monde nouveau, — comme sur le champ de bataille le général sacrifie une partie de son armée pour remporter la victoire et sauver son pays !

Mais, s'il y a un doute, s'il peut y avoir dans nos objections ne fût-ce qu'une part de vérité ; et si vous immolez le repos de tout un peuple, la paix sociale, les forces vives de la patrie, à un avenir problématique et à des hypothèses mal définies, oh ! alors, quelle effroyable responsabilité ne porterez-vous pas devant la conscience humaine et devant la justice éternelle !

— C'est fort juste. Mais voici la contre-partie. Si M. Deschanel et ses amis MM. Barboux, Barthou *e tutti quanti*, connaissant l'existence du socialisme rationnel, s'efforcent néanmoins de l'étouffer dans le silence, et cela uniquement par vanité, parce qu'ils seraient contraints d'avouer leur ignorance, ils assument une effroyable responsabilité devant la justice éternelle.

\*  
\*\*

*L'Étoile socialiste* (Belge), après avoir reproduit le sommaire de notre Revue de décembre, nous consacre l'entrefilet suivant :

Plusieurs études de la *Philosophie de l'avenir* nous ont aussi vivement sollicités ; tel le discours d'Octave Berger et les différents articles de Frédéric Borde.

J'admire un peu les collaborateurs de cette Revue d'avoir gardé le culte de Colins. Car celui-ci était médullaire et fort. Et il est louable de le vouloir faire connaître mieux. Il faut, sans doute, se garder un peu du mysticisme que les néo-colinsiens me paraissent légèrement exagérer ; mais cette réserve faite, on y trouvera des enseignements d'une excessive originalité.

LÉOPI.

— Merci à notre confrère pour sa bienveillance à notre égard, nous n'y sommes pas habitués.

FRÉDÉRIC BORDE.

---

de misère? Ne savez-vous pas que Frédéric Sauvage était en prison pour dettes, alors que la flotte anglaise, munie des hélices de son invention, franchissait les Dardanelles, dépassant de vitesse les navires français?

Or, pour que personne ne tombe dans la misère, il faut que tous, *sans l'ombre d'une exception*, puissent travailler librement. C'est-à-dire, il faut que la matière à ouvrir qui provient du sol, directement ou indirectement, soit mise à la disposition de chacun. En d'autres termes, il faut que le sol, la richesse immobilière, entrée à la propriété collective, soit déclarée inaliénable.

Si M. Deherme le désirait, je lui montrerais que l'organisation de la féodalité universelle n'a aucun rapport avec ce qu'il appelle « le primitif collectivisme ». Primitivement, il n'y avait aucune organisation, le sol était à l'état anarchique. Le collectivisme n'a jamais existé. Il est à naître, socialement.

Mon honorable correspondant termine sa lettre en me citant Henry George, qui est fort partisan du libre développement individuel. Et nous donc! C'est précisément parce que nous voulons l'épanouissement de toutes les facultés, le champ ouvert à toutes les initiatives, que nous demandons le collectivisme foncier.

\*  
\*  
\*

Je remercie M. Deherme d'avoir publié dans *La coopérative des idées*, mes réponses à ses questions.

\*  
\*  
\*

Voici un passage du discours de M. Deschanel à Carmaux, que signerait volontiers un socialiste rationnel. S'adressant aux Marxistes, il leur dit :

— Ah! si vous êtes absolument sûrs de posséder le remède à nos maux; s'il n'y eut jamais, à aucun moment, nulle hésitation dans vos esprits; si l'idée socialiste vous apparaît avec une inévitable évidence comme une vérité scientifique, alors on peut concevoir, à la rigueur, que, subordonnant tout le reste au triomphe de cette idée, vous sacrifiez le repos des générations présentes au bonheur des générations